

Sur le «mouvement de libération noire» aux Etats-Unis

Les **politiques identitaires**, celles qui mettent en avant l'identité nationale des différents peuples d'Europe, ont le vent en poupe sur ce continent européen à la fois à l'extrême droite (cf. le développement des mouvements nationaux-populistes et d'extrême droite) mais aussi à gauche et à l'extrême gauche.

L'un des modèles à l'extrême gauche et dans une partie du mouvement libertaire est celui fourni par le **mouvement de libération noire** (Black Liberation movement), que les médias et l'historiographie dominante préfèrent appeler le «mouvement des droits civiques» mais qu'il nous semble plus juste d'appeler le mouvement de libération noire¹, suivant ainsi l'exemple de ses protagonistes les plus radicaux, «nationalistes culturels» ou «nationalistes révolutionnaires» pour reprendre une terminologie qu'utilisait notamment le Black Panther Party, le parti des Panthères noires.

Même si ces termes sont en partie trompeurs, ils éclairent aussi, cinquante ans plus tard, une partie des écueils sur lesquels tombent (volontairement ou involontairement) l'extrême gauche et le mouvement libertaire français quand ils essaient de reprendre à leur compte des discussions qui durent depuis plus d'un demi-siècle, dans le monde anglo-saxon, chez celles et ceux qui avaient à cœur d'analyser, de dénoncer et de combattre le racisme spécifique qui vise les Afrodescendants particulièrement en Amérique du Nord mais aussi dans d'autres pays anglo-saxons.

Les «nationalistes culturels» américains dans les années 60 ne formaient évidemment pas un courant homogène pas plus que les «nationalistes révolutionnaires». Mais si l'on veut dans un premier temps définir très grossièrement leurs caractéristiques elles étaient les suivantes.

1° **Les deux courants étaient profondément marqués par l'essor et les victoires des mouvements de libération nationale** dans les années 60, que ce soit le FLN en Algérie, le FNL au Sud-Vietnam (à l'époque le Vietnam était divisé en deux Etats suite aux manœuvres de l'impérialisme français et à la guerre d'Indochine), le régime nationaliste-castriste qui prétendait construire le socialisme à Cuba et lutter contre l'impérialisme en alliance avec l'URSS stalinienne, le PAIGC en Guinée Bissau ou le MNLA en Angola et le FRELIMO au Mozambique. Les deux courants s'intéressaient évidemment aux nouveaux Etats indépendants apparus en Afrique : pour les Noirs Américains (que l'on commençait à appeler les Afro-Américains) les plus politisés, le fait que dans toute l'Afrique des militants se soient dressés, les armes à la main, contre le colonialisme et le néocolonialisme européen (portugais,

¹ Cette expression a sans doute des limites dont je n'avais pas clairement perçu les implications négatives en écrivant cet article. En tout cas, elle est contestée par Adolph Reed Jr. : *«Des formulations comme le Black Freedom Movement (Mouvement pour la liberté des Noirs) et la Black Liberation Struggle (Lutte de libération des Noirs) reposent sur un raisonnement circulaire: elles posent comme acquis ce qui doit être démontré par l'analyse historique et politique. Il ne s'agit pas simplement d'une erreur de formulation. Ces expressions imposent une cohérence idéaliste, qui est en fait une supra-conscience raciale ou l'équivalent téléologique d'un parti d'avant-garde. Et cette démarche obscurcit l'histoire de la différenciation politique entre les Noirs américains et son importance pour la compréhension du passé et du présent. Ces expressions fixent un but transcendant (fondé sur des signifiants vides tels que "liberté", "libération" ou "autodétermination") censé unir et définir les aspirations politiques des Noirs américains. Cette présomption qu'une vérité raciale plus profonde, constante à travers les contextes historiques et sociaux, guide la politique noire, conduit à diminuer l'importance et, assez souvent, à effacer de façon brutale et arbitraire la spécificité historique de la dynamique politique dans laquelle sont engagés les Afro-Américains, et tout cela en vue de renforcer le récit téléologique d'une continuité fondamentale.»* Ces lignes sont extraites d'un texte polémique («Splendeurs et misères de la gauche antiraciste») <http://nonsite.org/editorial/splendors-and-miseries-of-the-antiracist-left-2> que nous espérons traduire au moins partiellement.

britannique et français essentiellement) était un formidable exemple à suivre et un encouragement extraordinaire à rompre avec la soumission et l'autodénigrement que les classes dominantes d'Europe et d'Amérique avaient tenté d'imposer aux minorités originaires d'Afrique vivant dans les pays capitalistes développés, mais aussi aux «élites» africaines. Le fait que des Africains à la peau noire aient pu devenir chefs d'Etat, ministres, généraux, etc., offrait un démenti cinglant à tous les discours officiels, y compris chez les «libéraux» américains (les réformistes), qui prétendaient que les Afro-Américains étaient en retard sur les «Blancs» et qu'il faudrait des siècles pour qu'ils les rattrapent, acquièrent les mêmes connaissances et le même niveau intellectuel, et soient capables d'accéder à des postes de responsabilité.

Dans les écrits d'Angela Davis, de Malcolm X, de George Jackson, de Bobby Seale, de Huey Newton, d'Eldridge Cleaver, de la Ligue des ouvriers noirs révolutionnaires, de la Nation de l'Islam comme dans bien d'autres témoignages de militants de base noirs américains on retrouve partout cette influence «tiersmondiste» : l'idée que les Noirs américains constituaient une **nation** opprimée (ou une **colonie**) qui pouvait et devait se libérer comme les nations opprimées du Sud (à l'époque on disait du tiers-monde).

On voit donc clairement d'où viennent les théories «postcoloniales» à la mode dans les milieux universitaires et une grande partie de la «gauche radicale» ou du mouvement libertaire : d'une admiration éperdue pour le nationalisme et la rhétorique «anti-impérialiste» des mouvements de libération des années 60 et d'un refus obstiné de tirer le bilan de l'échec de ces mouvements dits «révolutionnaires» une fois qu'ils sont parvenus au pouvoir. Il est donc «normal» qu'un demi-siècle plus tard ces militants puissent se référer, de façon totalement acritique, à des hommes d'Etat comme Guevara, Lumumba, Sankara ou Boumediène, ou à des penseurs et militants comme Fanon, Malcolm X, Angela Davis, Eldridge Cleaver, Bobby Seale, etc. Ce qui caractérisait ces courants c'était aussi un philostalinisme plus ou moins discret ; or, on constate les mêmes tares chez leurs thuriféraires «gauchistes» actuels, qu'ils aient la nostalgie de l'URSS stalinienne, de la Chine maoïste ou qu'ils frétilent encore devant la dictature castriste.

2° Les deux courants mettaient donc l'accent sur les liens qu'il fallait établir et développer avec l'Afrique² et les Caraïbes, et bien sûr avec l'Asie, beaucoup moins avec l'Amérique latine à l'époque parce que les mouvements indigénistes n'étaient pas encore développés pas plus que les mouvements des Afro-descendants au Brésil ou ailleurs. Mais le Che Guevara (en tout cas sa figure ultramythifiée) était très populaire dans ses deux courants.

3° Nationalistes culturels et nationalistes révolutionnaires partageaient évidemment la même dénonciation virulente du racisme et de la ségrégation mises en place par les Etats-Unis et tentaient de montrer que, s'il existait des différences entre le Sud et le Nord des Etats-Unis, partout les Noirs américains étaient traités comme des esclaves, des sous-hommes, des délinquants et des criminels.

4° Les divergences apparaissaient au niveau des priorités à établir et des moyens à utiliser : les nationalistes culturels mettaient davantage en avant l'idée d'une sécession politique nécessaire entre les Noirs et les Blancs (sécession à la fois organisationnelle pour ensuite éventuellement devenir territoriale), les nationalistes révolutionnaires soutenaient aussi l'idée d'une organisation politique séparée et autonome «des Noirs, des Blancs et des Bruns» mais cette séparation était vue comme un moyen de lutter pour un objectif commun : une révolution sociale ou socialiste (à la sauce léniniste, castriste ou maoïste) qui bénéficierait à tous les exploités quelle que soit leur couleur de peau.

Les «nationalistes culturels» mettaient l'accent sur des réformes radicales (création d'écoles et d'universités noires avec leurs propres programmes, d'entreprises noires, de tribunaux noirs, d'équipes de gestion noires des municipalités, etc). Certains envisageaient la création d'un ou de plusieurs Etats noirs autonomes ou indépendants sur le territoire américain lui-même ; d'autres voyaient cette lutte

² Ce lien avec l'Afrique avait déjà été mis en avant par C.L.R. James dans les années 40 et suivantes, tout comme la nécessité de l'autonomie d'un mouvement politique afro-américain de masse par rapport aux organisations dominées par les Euro-Américains, ne serait-ce que sur des bases démocratiques. Mais C.L.R. James était peu connu dans les années 60 aux Etats-Unis. Il fallut attendre 2012 pour qu'une petite partie de ses écrits politiques soient traduits aux éditions Syllepse et 2016 pour qu'une biographie de C.L.R. James paraisse aux éditions La Découverte. Malheureusement la parution des écrits de C.L.R. James en France est surtout l'occasion pour ses promoteurs postmodernes de vanter les vertus du tiers-mondisme, et de combattre, frontalement ou sournoisement, la nécessité d'une organisation indépendante des prolétaires....

comme un moyen de créer un rapport de forces à long terme avec les autres communautés ethniques présentes aux Etats-Unis. Le mouvement le plus militant et ayant le plus d'influence populaire chez les nationalistes culturels était et est encore la Nation de l'Islam (ce qu'on appelle en France les Black Muslims) et qui a connu plusieurs scissions depuis.

Les nationalistes révolutionnaires, eux, étaient représentés par une partie du Parti communiste (stalinien) américain, le SNCC, les Black Panthers, la Ligue des ouvriers révolutionnaires noirs et bien d'autres groupes qui ont presque tous disparu.

De fait, avec le recul, on voit que ce sont les nationalistes culturels qui ont gagné avec le soutien de la classe dominante américaine qui a dû accepter, bien à contrecœur, et après avoir tout fait pour discréditer, emprisonner et assassiner les militants des deux courants, de laisser se développer une petite bourgeoisie et une grande bourgeoisie afro-américaines dont des personnages comme Condoleeza Rice (secrétaire d'Etat donc ministre des Affaires étrangères de Bush), Colin Powell (chef d'Etat major des armées) et Barack Obama (président deux fois élu) sont les représentants les plus connus en France, mais on pourrait citer de nombreux autres exemples.

Cette reconnaissance de l'héritage sanglant de l'esclavage s'est traduit par les politiques dites de l'action affirmative ou de la discrimination positive, par la création d'une Journée consacrée à Martin Luther King, d'un mois consacré à l'histoire des Afro-Américains, par un clonage de la fête de Noël (Kwanza), par la création de départements d'études afro-américaines dans les universités mais **n'a jamais abouti à une remise en cause fondamentale du racisme** aux Etats-Unis.

Si l'on compare le nombre de musées consacrés à l'extermination des Juifs d'Europe, et la place que tient la dénonciation de l'antisémitisme dans la culture officielle américaine avec la place réservée au génocide des Indiens américains et à ce que les nationalistes «afro-américains» appellent eux aussi un génocide (l'exportation de 20 millions³ d'esclaves dans des conditions humaines ; leur exploitation économique au Sud comme au Nord ; la ségrégation imposée aux descendants de ces esclaves et les mécanismes étatiques et sociaux garantissant la suprématie des Euro-Américains⁴ ; l'impunité dont bénéficient les milices racistes et d'extrême droite ; le harcèlement policier et judiciaire, la criminalisation, l'emprisonnement systématique et encore aujourd'hui le permis de tuer délivré par la classe dominante aux forces de police – que les policiers soient blancs ou noirs - aux Etats-Unis), **il est évident que la minorité noire constitue encore aujourd'hui une minorité discriminée et surexploitée comme en témoignent toutes les statistiques gouvernementales officielles.**

La «question noire» prend de l'ampleur en France, après des décennies d'ignorance et de négation du racisme structurel gaulois, notamment depuis les révoltes des banlieues en 2005, l'apparition de groupuscules médiatisés comme le CRAN, le Mouvement des Indigènes de la République puis le PIR, et surtout la volonté d'une partie du monde universitaire, et des journalistes, d'utiliser (et souvent de manipuler) des concepts élaborés dans le contexte de la lutte contre les conséquences de l'esclavage, le racisme structurel de l'Etat américain mais aussi les tares originelles du mouvement ouvrier américain.

La position de certains «antiracistes» libertaires ou ultragauches, même si elle peut partir d'une critique juste des courants tiersmondistes et identitaires, rejoint paradoxalement celle de l'économiste Milton Friedman. Celui-ci expliquait déjà dans *Capitalisme et liberté* que les discriminations disparaîtraient avec l'approfondissement du capitalisme de libre marché et qu'il ne fallait surtout pas que l'Etat intervienne pour lutter contre les discriminations. Pour cet intellectuel réactionnaire, c'était une raison pour **ne rien faire contre le racisme** et se contenter de déplorer son existence. **Pour certains «radicaux» c'est aussi une bonne raison de rester les bras croisés et de dénoncer davantage l'antiracisme que le racisme** puisque le Capital, par son mouvement même de marchandisation des êtres humains, de destruction des frontières nationales et des modes de production précapitalistes, et de généralisation du salariat, éliminerait, selon eux, la plus grande partie des différences culturelles, sexuelles, religieuses et nationales qui existent entre les êtres humains. Le racisme serait donc un reste du passé, tout comme la religion, la nation, etc. Prétexte bien commode pour éviter de réfléchir à des questions complexes qui nous exposent pourtant littéralement à la figure tous les jours....

³ Dans la propagande du Black Panther Party, cela devenait le «génocide de 100 millions d'Africains»... Et à l'époque la concurrence mémorielle ne battait pas son plein comme aujourd'hui.

⁴ J'ai décidé, même s'il s'agit certainement d'une tentative vouée à l'échec, de remplacer le plus souvent «Blancs» par «Euro-Américains» pour éviter les catégories raciales.

Pour avoir un débat sérieux sur ces questions, notamment sur le débat des relations entre domination de classe et oppression de race, il est indispensable d'avoir des connaissances minimales sur l'histoire des Etats-Unis et de sa minorité noire notamment depuis la Seconde Guerre mondiale. Et surtout de connaître quels ont été les combats concrets, les formes d'organisation et d'auto-organisation de la minorité noire aux Etats-Unis. Sans de telles connaissances, tout discours sur le racisme et l'antiracisme qui prétend s'inspirer du «modèle» américain est un discours creux qui ignore les acquis de la réflexion menée sur le mouvement de libération noire, acquis que l'on pourrait résumer en quelques points non exhaustifs :

– la tradition de l'autodéfense armée revendiquée, dans les «communautés noires», est antérieure à la création du Black Panthers Party en 1968, contrairement à la mythologie médiatique et gauchiste ; même s'il existe un débat⁵ à propos de Robert Williams militant de la NAACP devenu plus tard maoïste et de sa milice des Deacons for Justice, il est évident que l'autodéfense armée a commencé bien avant le BPP en 1967 à Oakland puisqu'on en trouve des manifestations dans différentes villes du Sud ;

– le mouvement des droits civiques ne se résume pas à la seule personnalité de Martin Luther King, et des milliers de militants anonymes ont préparé le terrain aux combats des années 60 (toute une série de livres ont exploré ou sont en train d'explorer cette «histoire par en bas» totalement inconnue en France aujourd'hui) ;

– le mouvement ouvrier américain «blanc», qu'il s'agisse de minorités de gauche dans le mouvement syndical ou du Parti communiste (stalinien) a considérablement influencé la radicalisation du mouvement noir américain ;

– les femmes sont les grandes oubliées de l'histoire du mouvement de libération noir ;

– les courants religieux, protestants comme musulmans, ont été très présents et le sont toujours au sein des luttes des Afro-Américains et leur présence n'a jamais été massivement contestée, phénomène qui est riche d'enseignements et d'interrogations par rapport à la situation actuelle en Europe, et particulièrement en France. Même si les situations sont différentes, on sait que les opprimés se tournent vers les religieux, et que ceux-ci ont un rôle politique non négligeable dans les crises sociales et les conflits sociaux..

Y.C., 17/07/2016

Bibliographie provisoire (les comptes rendus paraîtront sur le site mondialisme.org et dans la revue au cours des mois... ou plutôt des années à venir)

- David Hilliard et Lewis Cole, *This side of glory, The autobiography of David Hilliard and the BPP*, 2002
- Huey P. Newton, *To die for the people*, Writers and Readers, 1971
- Huey P. Newton, *Revolutionary Suicide*, Writers and Readers, 1973
- Huey P. Newton, *War against the Panthers*, Harlem River Press, 1996
- Elaine Brown, *A taste of Power. A black woman's story*, 1993
- Bobby Seale, *Seize the time. History of the BPP*, Arrow Books, 1970
- George Jackson, *Soledad Brother The prison letters of George Jackson*, Penguin, 1970
- Peniel E. Joseph (sous la direction de), *The Black Power Movement. Rethinking the Civil Rights Black Power Era*, Routledge, 2006
- Jake Henderson, *History Brief : African Americans a condensed history of resilient people*, 2016
- Keven Verney, *The debate on black civil rights in America*, 2006
- Ahmed Shawki, *Black and Red, Les mouvements noirs et la gauche américaine 1850-2010*, Syllepse, 2012
- Sylvie Laurent, *Martin Luther King*, Points Seuil, 2015
- Nicole Bacharan, *Histoire des Noirs américains au XX^e siècle*, Complexe, 1994
- Angela Davis, *Autobiographie*, Albin Michel, 1975

⁵ Certains historiens présentent les Deacons for Justice comme le prédécesseur direct des Black Panthers, d'autres considèrent qu'à l'époque les Deacons comme d'autres milices d'autodéfense noires du Sud étaient en fait parfaitement complémentaires des mouvements non violents noirs (comme en témoignent leur collaboration étroite) et ne se posaient en aucun cas le problème d'une révolution sociale ou nationale à l'échelle des Etats-Unis comme ce fut le cas du BPP.

- Angela Davis, *Une lutte sans trêve*, La Fabrique, 2016
- Denise Dennis, *Black History for beginners* (Bande dessinée), Writers and Readers, 1984
- Malcolm X, *Le pouvoir noir*, Maspero, 1966
- WEB Dubois speaks (discours 1920/1963), Pathfinder, 1970
- *Les Etats Unis en questions*, numéro 361-362 des *Temps modernes* 1976
- WEB du Bois, *Les âmes du peuple noir (1903)*, La découverte, 2007
- Sam Johnson, *Toute ma vie j'ai lutté*, Les bons caractères, 2015
- *All power to the people*, textes et discours du BPP réédités chez Syllepse, 2016
- Jeffrey O.G. Ogbar, *Black Power Radical politics and African American identity*, Johns Hopkins University Press, 2004
- CLR James, *Sur la question noire*, Syllepse, 2012
- Mathieu Renault, *CLR James*, La découverte, 2016
- Craig Steven Wilder, *A covenant with Color: Race and social power in Brooklyn*, Columbia University Press, 2000
- Jerald E. Podair, *The strike that changed New York. Black, Whites and the Ocean Hill-Brownsville Crisis*, Yale University Press, 2002
- Charles M. Payne, *I've got the light of freedom. The organizing tradition and the Mississippi freedom struggle*, University of California Press, 1995
- Manning Marable, *Race, reform, and rebellion : the second reconstruction and beyond in black America 1945-2006*, University Press of Mississippi, 2006
- *A Narrative of Hosea Hudson: His Life as a Negro Communist in the South*, Harvard University Press, 1979
- Michael K. Honey, *Southern Labor and Black Civil Rights: Organizing Memphis workers*, University of Illinois, 1993
- Earl Anthony, *Picking Up the Gun; a Report on the Black Panthers*, Pyramid Books, 1970
- Eldridge Cleaver, *Post-prison Writings and Speeches*, Panther Book, 1971
- Lance Hill, *The Deacons for Defense : Armed resistance and the civil rights movement*, University of North Carolina Press, 2004
- George Lipsitz, *A Life In The Struggle: Ivory Perry and the Culture of Opposition*, Temple University Press, 1988
- Cedric Johnson, *Revolutionaries to Race Leaders: Black Power and the Making of African American Politics*
et sans doute quelques autres....

Articles ou livres disponibles sur Internet (liste évidemment non exhaustive !) :

- Adolph Reed, "Black Particularity Reconsidered."
<https://libcom.org/library/black-particularity-reconsidered-adolph-l-reed-jr>.
- The Black Radical Tradition (une anthologie essentielle) <https://libcom.org/library/black-radical-tradition>
- Radical America, March-April 1971, Volume 5, number 2, www.freedomarchives.org/
- Black Autonomy: Civil Rights, the Panthers and Today <https://libcom.org/library/black-autonomy-civil-rights-the-panthers-and-today>
- Robert Franklin Williams, Negroes with guns,
<http://www.pbs.org/independentlens/negroeswithguns/more.html#sources>
- "Ironies of the Saint" Malcolm X, Black Women, and the Price of Protection de Farah Jasmine Griffin
<https://libcom.org/files/Ironies%20of%20the%20Saint%E2%80%9D%20Malcolm%20X,%20Black%20Women,%20and%20the%20Price%20of%20Protection.pdf>

N'hésitez pas à nous envoyer les références d'autres articles ou livres intéressants !